



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Courriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

Des silences de tombe Pour le faire saint, le Vatican tente d'occulter l'homosexualité du Cardinal Newman (*Adista*, 6.9.08)

Ce fut son «*ultime et impérative volonté*» d'être enseveli dans la même tombe que son ami et compagnon d'une vie, le père Ambrose St. John, et il en fut ainsi.

En 1890, le Card. John Henry Newman (figure monumentale de la théologie catholique dans l'Angleterre victorienne de l'époque, converti de l'anglicanisme au catholicisme à l'âge de 44 ans), fut inhumé dans le petit cimetière des Oratoriens, sa congrégation, dans la ville de Rednal.

Maintenant sa paix est troublée par le Vatican, qui en vue de sa prochaine béatification – dont l'annonce est prévue à la fin de cette année – veut translater ses dépouilles à Birmingham, dans une tombe, dit-on, plus indiquée à la dignité d'un bienheureux.

La protestation des mouvements pour les droits gay fut immédiate. Le déplacement du corps serait «*un acte de profanation religieuse et de vandalisme moral*» pour l'activiste Peter Tatchell, qui a déclaré à l'*Ecumenical News International* : «*Newman a répété de nombreuses fois qu'il voulait être enseveli au côté du*

partner de sa vie, Ambrose St. John. Personne ne s'est permis de s'opposer aux désirs de Newman.» La véritable raison de l'opération (du Vatican), affirme-t-il, est de «*couvrir l'homosexualité de Newman, et de répudier son amour pour un homme. C'est un acte de malhonnêteté honteux, et une trahison personnelle de la part de l'homophobe Église catholique.*»

Et pendant qu'une certaine presse catholique s'empresse d'affirmer que les rapports entre les deux ecclésiastiques étaient de simple amitié (par ex. *Avvenire*, 26.8.08), les paroles mêmes de Newman, écrites à la mort de St John, sont irréfutables : «*J'ai toujours pensé qu'il ne pouvait y avoir deuil comparable à celui d'un époux ou d'une épouse, mais j'ai peine à croire qu'il puisse y en avoir un supérieur au mien.*»

...*Avvenire* ne rapporte que les propos d'Austin Ivereigt, ex conseiller du Card. Cormac Murphy O'Connor, primat d'Angleterre : «*les protestations des gay sont une sottise...*» l'exhumation du corps de Newman «*fait partie du procès de canonisation...*» Le gouvernement britannique a donné

son accord à l'exhumation... A Birmingham on a déjà préparé un sarcophage en marbre dans l'Oratoire St Philippe de Neri, où Newman vécut jusqu'à la fin de sa vie.

Né en 1801, Newman fut aux commandes du "Mouvement d'Oxford"... Entré dans l'Église catholique en 1845 est ordonné en 1847... Fait cardinal en 1879 par Léon XIII sur instance de Mgr William Ullathorne.

Newman, d'après les paroles prononcées par le **Card. Ratzinger** en 1990, centenaire de sa mort, fut «*l'homme de la conscience.*» Il dit encore : «*Le signe caractéristique du grand docteur de l'Église me semble être le fait qu'il n'enseigne pas*

seulement par sa parole et sa pensée, mais aussi par sa propre vie, puisqu'en lui pensée et vie se compénètrent...

Newman appartient aux grands docteurs de l'Église, (sic) ...il touche notre cœur et il éclaire notre pensée.» (Ratzinger 1990).

Avant lui, Paul VI déjà, pendant le Concile Vatican II, avait rappelé la figure du théologien en tant que **moderne docteur de l'Église...** (qui) anticipa les réflexions et les orientations dont le Concile se fit l'interprète.

En 1979... le Pape Wojtyla lui attribue «*profonde honnêteté intellectuelle, fidélité à la conscience...*»

De l'immuable Tradition contre la nouvelle hérésie de l'évolutionnisme

d'après le cardinal Louis Billot

Ch. 6 – Cinquième partie

Le comble de l'erreur et le système de la foi vivante

312. «Jusqu'ici, vous avez cru, cher lecteur catholique, que l'objet de notre foi se tenait tout entier dans le domaine solide de la réalité objective et qu'il nous était notifié ou attesté par Dieu révélant. Mais vous étiez dans l'erreur, et il est temps que vous sachiez que cet objet n'est rien d'autre qu'un ensemble d'idées, que l'esprit de l'homme a élaborées et met encore au point.

Le Christ Dieu est une idée. Le Christ ressuscité des morts est une idée. Le mystère de la Sainte Trinité est une idée. La présence réelle sous les espèces sacramentelles est une idée. La béatitude éternelle avec toutes les promesses de la vie future est une idée.

Jusqu'ici, victime d'une plus grande simplicité, vous pensiez que l'ancre de votre espérance pénétrait jusqu'à l'intime, derrière le voile où Jésus est entré le premier pour nous y faire entrer ensuite, Jésus, c'est-à-dire le Christ réel et historique. En réalité, cette ancre n'est pas établie sur la terre ferme des vivants, elle repose sur des idées qui sont soumises à une perpétuelle évolution...

313. Jusqu'ici, vous pensiez que dans cet objet de notre foi, il y avait bon nombre de fait pris comme tels. Des faits purement historiques, selon que les témoignages humains les attestent, mais des faits qui relèvent absolument de la foi divine selon qu'ils sont établis en outre par un témoignage plus élevé et plus solide, celui de Dieu. Et vous étiez encore dans l'erreur, puisque (selon ces modernistes) les faits pris comme tels ne font pas partie de l'objet de la foi et ne pourront jamais en faire partie...»

Card. Louis Billot

(Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 206)

(Pour Rosmini, toute la foi repose sur des idées)

La société sexualisée et l'avortement

Extrait de «L'aide suisse pour la mère et l'enfant»

Un commentaire de Gabriele Kuby, publiciste bavaroise (Allemagne)

Quarante ans ont passés depuis les combats de rue qui faisaient rage entre la police et les étudiants séditionnaires. Dans tous le monde occidental, la génération de 68 était sur le point de détruire les valeurs fondant la société. «A bas la famille bourgeoise !», c'est ce que, entre autres, on hurlait à la face de la société bourgeoise.

De Beauvoir donne le signal

L'arbre de l'idéologie communiste a produit deux nouvelles ramifications : le féminisme et ce que l'on appelle la libération sexuelle. Simone de Beauvoir l'a annoncé : *«On ne naît pas femme, on le devient contrainte et forcée.»* Elle donna le signal de ce qu'on appelle aujourd'hui *«Brassage des genres»*, c'est-à-dire l'idéologie de l'égalité entre l'homme et la femme, du libre choix de son sexe (!) et de son orientation sexuelle, qu'elle soit gay, lesbienne ou transgenre. **La femme doit échapper à l'«esclavage de la maternité»**, ont exigé les féministes.

Ceci devint possible grâce à la mère de toutes les pilules. Mais, dirent-elles aussi, comme la ruse de l'espèce ne cesse de s'exfiltrer au travers des contrôles humains, la légalisation de l'avortement est nécessaire. Elle doit être libre, la femme, et cette liberté doit être également celle de tuer l'enfant qui grandit en elle.

Ce qui est contraire au droit, devient conforme au droit

Ainsi en décidèrent nos parlements, nos tribunaux, et aussi le peuple suisse, lorsque en 2002 il fut appelé à s'exprimer... Certes, d'un point de vue juridique, l'avortement est contraire au droit, mais il est dépénalisé... L'eau continue d'entrer dans le bateau, et la brèche a été ouverte par la résolution de l'assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe du 16 avril 2008, décriminalisant l'avortement et le rendant possible partout, dans la loi et dans les faits. De

plus, ce texte stipule que l'éducation sexuelle et l'information sur les méthodes contraceptives à l'intention des adolescents devront devenir obligatoires partout. On appelle cela une loi douce, ce n'est pas encore impératif légalement, mais cela ouvre la voie à une loi dure (hard law).

Surprenant ! Le problème majeur de l'Europe, celui qui la menace dans son existence même, est que sur ce continent, les habitants de souche sont en voie d'extinction. Dans quinze ans, la majorité absolue de la population des grandes villes allemandes sera musulmane. Et là, les représentants de 47 états européens n'ont rien d'autre à faire que de rendre l'avortement possible partout et de donner aux enfants une formation d'experts en contraception ?

Comment les générations futures jugeront-elles cette folie ?

Une société pornomane

Je ne peux plus m'expliquer cela que par le fait que nous sommes devenus une société pornomane. 43 pour cent des internautes adultes se bousculent sur 420 millions de pages pornographiques de l'internet, parmi lesquelles des centaines de milliers ont un contenu pédophile. L'industrie pornographique réalise chaque année un chiffre d'affaire mondial de 57 milliards de dollars (2006). Le pire est que nous ne pouvons encore qu'insuffisamment protéger les enfants contre cela. Quiconque trouve plaisir à la pornographie a noyé la dignité humaine dans le cloaque de la perversité sexuelle, est inapte à se lier et à assumer une famille, et au besoin il éliminera des enfants avant ou après la naissance.

L'étude de l'anthropologue anglais J.D. Unwin intitulée *«Sex and Culture»* (Oxford University Press, 1934) montre la relation entre les deux choses. L'auteur fait ce constat : *«Plus l'abstinence sexuelle est grande, plus le niveau culturel est grand ; plus elle est réduite, plus ce niveau est bas. Il n'y a pas d'exception à cette règle.»*

Tout le monde reconnaît la réalité de notre déclin culturel; aussi regardons-nous l'avenir avec angoisse. Mais les vraies causes de cela sont l'objet de tabous. Si la jeunesse est poussée vers la sexualité précoce par l'État et les médias, on ne pourra pas sortir de cette société de contraception et d'avortement. L'enjeu de cette bataille est la jeunesse. **C'est pourquoi l'État veut s'emparer du «droit divin sur les berceaux»**, selon l'expression d'un député du Bundestag allemand.

Prier et se battre

Ceux qui, avec toute la puissance de l'État, poussent à ce qu'il en advienne ainsi, ne se laissent arrêter ni par les conséquences manifestement désastreuses, ni par les bons arguments. Rupert Mayer (1876-1945), un ecclésiastique allemand, qui a livré aux nazis une résistance héroïque, a dit : **«Le triomphe du Mal réside dans le silence du Bien»**. Alors prions, parlons et combattons pour l'avenir de nos enfants.

Gabriele Kuby

Déclaration finale du premier séminaire Catholico-musulman :

«...le Saint et bien-aimé prophète Mahomet...

Dieu... pour guider l'humanité... en envoyant des prophètes et des écritures.

Le dernier de ces livres est le Coran...» (O.R., 8.11.2008)

Le Forum catholico-musulman a été constitué par le **Conseil Pontifical** pour le Dialogue interreligieux et par **une Délégation de 138 signataires musulmans** de la Lettre ouverte intitulée **«Une parole commune»**, à la lumière du document et de **la réponse de sa sainteté Benoît XVI**, par l'intermédiaire de son secrétaire d'État, le Card. Tarcisio Bertone.

Ce premier Séminaire a eu lieu à Rome du 4 au 6 novembre 2008... Le débat, déroulé dans un chaleureux esprit de convivialité, portait sur deux grands thèmes : *«fondements théologiques et spirituels», «dignité humaine et respect réciproque»*.

Ont émergé des points de similitude et de diversité qui reflètent **le génie spécifique des deux religions.**

Pour les Chrétiens, la source et l'exemple de l'amour de Dieu et du prochain c'est l'exemple de l'amour du Christ pour son Père...

Pour les musulmans, comme cela est exposé dans la lettre *«Une Parole Commune»* l'amour est une force transcendante et impérissable, qui guide et transforme le regard humain réciproque. Cet amour, **comme cela est indiqué par le Saint et bien-aimé prophète Mahomet**, précède l'amour humain...

...Cet amour et cette compassion sont si grands que **Dieu est intervenu beaucoup de fois et en beaucoup de lieux, pour guider l'humanité de manière parfaite, en envoyant des prophètes et des écritures. Le dernier de ces livres est le Coran...**

L'amour authentique pour le prochain implique le respect de la personne et de ses choix en matière de conscience et de religion. Il inclut le droit pour des individus et des communautés de pratiquer leur propre religion en privé et en public... **Ils ont aussi le droit d'avoir leurs propres lieux de culte...**

Nous affirmons qu'aucune religion ainsi que ses fidèles ne devraient être exclus de la société...

Nous professons que **catholiques et musulmans** sont appelés à être **des instruments d'amour...** en renonçant à toute oppression, à toute violence agressive et à des actes terroristes, en particulier ceux qui sont perpétrés au nom de la religion...

A la fin du Séminaire, Sa Sainteté le Pape Benoît XVI a reçu les participants, et après les interventions du professeur Seyyed Hossein Naar et du Grand Mufti Mustafa Gerié, **il leur a adressé la parole.** Toutes les personnes présentes ont exprimé leur **satisfaction pour les résultats du Séminaire.**

La nécessité et la grandeur du Sacerdoce

Extrait du livre *L'Eucharistie – Le Sacerdoce*, de M. l'abbé Jean-Paul André

Chapitre II – Les devoirs des prêtres

Le prêtre est pasteur

Enfin le prêtre est pasteur par sa bonté, son amour des âmes, de toutes les âmes. À l'esprit hésitant, il offre la décision, la fermeté; il apporte la paix au cœur angoissé; à l'âme désireuse de s'élever plus haut dans la voie de la vertu et de l'union à Dieu, il propose une direction éclairée et sûre; aux malheureux, il souffle les paroles qui rendent courage, qui font supporter avec une résignation toute chrétienne les misères de leur existence... (p. 75).

Le droit des fidèles au prêtre. Les devoirs qui en découlent

Les devoirs du prêtre : se sanctifier, étudier, se donner. Le premier devoir du prêtre est de travailler à sa propre sanctification

Le Magistère pontifical est revenu à maintes reprises sur l'exigence de la sainteté sacerdotale. Citons quelques textes particulièrement clairs.

Traitant du clergé, le code de droit canon, mis en forme sous saint Pie X et Benoît XV, fait de la sainteté de vie une grave obligation pour les clercs : «*Les clercs, dit le canon 124, doivent mener une vie intérieure et extérieure plus sainte que les laïcs et être pour eux un bel exemple par leurs vertus et leur bonne conduite.*» (p. 76).

C'est en raison de son contact avec l'Hostie immaculée que le prêtre a le devoir de vivre vertueusement (p. 77).

Il le doit en raison encore de son rôle irremplaçable auprès des fidèles. Car Dieu a mis dans les mains du prêtre «*les âmes, qui sont ce qu'Il a de plus cher, qu'Il a préférées à Lui-même dans son amour, qu'Il a rachetées de son Sang*» (St Charles Borromée).

Le prêtre ne peut se contenter d'être médiocre. En raison de ses pouvoirs divins et de son ministère auprès des fidèles, en raison de ce qu'exige de lui la sainte Eucharistie et de sa mission de guider les fidèles vers le Ciel, au milieu des réalités de la vie, il doit bien se convaincre qu'il ne peut opter que pour la sainteté.

La seule "chance" du prêtre, c'est la sainteté (p. 78).

Le prêtre doit être généreux et ardent

Pour les mêmes motifs le prêtre doit être généreux.

Sacerdos alter Christus. Le prêtre est un autre Christ. Comme premier religieux de Dieu, en raison de la Messe qu'il célèbre, plus que quiconque il doit imiter Notre-Seigneur dans son don total à son Père et aux âmes.

Notons enfin une forme particulière d'obéissance pour le prêtre, à côté de celle qui le lie à ses supérieurs ecclésiastiques. Il s'agit de l'accomplissement de grand cœur de sa fonction propre : la célébration du saint Sacrifice. Le «*Faites ceci en mémoire de moi*» du Jeudi-Saint au Cénacle doit résonner à son âme tel un appel impératif quotidien du Sauveur qui a eu pitié des foules affamées et perdues (p. 80-82).

La devise de tout prêtre

La devise personnelle de tout prêtre pourrait être exprimée par ces quatre assertions, dont la première fut prononcée par le Padre Pio :

Sanctifie-toi. Sanctifie-toi. Sanctifie !

Instruis-toi. Instruis-toi. Instruis !

Oublie-toi. Sacrifie-toi. Donne-toi. Donne !

Prie ! Fais prier !

Ch. III – Les devoirs des fidèles à l'égard des prêtres

Les fidèles sont les premiers bénéficiaires de la sainteté, de la générosité et de la science des prêtres, comme ils seront, hélas, les victimes de leur médiocrité ou – à Dieu ne plaise – de leur malice.

...Car si le saint prêtre fait le plus grand bien aux âmes qui lui sont confiées, le mauvais prêtre leur fait le plus grand mal. Ici s'applique, hélas, plus qu'ailleurs cet axiome que de tristes expériences en tous domaines confirment régulièrement : *corruptio optimi pessima*. La corruption du meilleur est la pire (p. 83).

Le prêtre est un premier de cordée

La longue histoire du Sacerdoce catholique a permis d'établir une sorte de règle entre le pasteur et l'ensemble de son troupeau. «*À un prêtre saint correspond un peuple fervent et généreux, à un prêtre fervent correspond un peuple pieux, à un prêtre pieux correspond un peuple honnête, à un prêtre honnête correspond un peuple impie*» (cf. Dom Chautard, *L'âme de tout apostolat*, 1^{ère} partie, § 6). Au ciel, comme en enfer, le prêtre est en tête, devant un long cortège, comme un premier de cordée...

Saint Pie X disait : «*Entre le prêtre et un honnête homme quelconque, il doit y avoir autant de différence qu'entre le ciel et la terre*» (Encyclique *Hærent animo*).

Dom Romain Banquet, fondateur de l'abbaye bénédictine d'En Calcat, répétait souvent à ses moines «*Sint sancti aut non sint*» «*Qu'ils soient saints ou qu'ils ne soient pas moines.*» Oserions-nous dire cela aux séminaristes ? Oserions-nous dire une chose semblable aux prêtres ? Qu'au moins les uns et les autres désirent ardemment leur sainteté. Sans quoi, il est préférable que les premiers quittent le séminaire. Sans quoi, il eût mieux valu pour les seconds ne pas accéder au Sacerdoce.

Une fidèle écrivait à un séminariste ces lignes qui montrent éloquemment ce que les vrais chrétiens

attendent du prêtre : «*Oui, soyez tranquille : je prie et je prierai pour que vous deveniez un saint, non pas seulement un saint prêtre, mais un prêtre qui soit un saint. Cela fait une différence, voyez-vous. Dans ma vie, j'ai souvent entendu dire : c'est un saint prêtre – mais non, ça ne suffit pas. Quand la crise de l'église éclata, un chroniqueur catholique écrivit : "Nous en avons tous connu de ces bons prêtres, de ces braves prêtres, bien honnêtes. Hélas, qu'avions-nous à faire de braves et bons prêtres ? Il nous fallait des saints." Je n'ai jamais oublié cette phrase. À la limite je vous dirais : Cher Monsieur l'abbé, si vous n'avez pas en vous la résolution, la volonté bien arrêtée de devenir un saint, vous pourriez aussi bien quitter Ecône tout de suite. Car nous avons besoin de saints* (p. 84).

Saint Jérôme a clairement affirmé la nocivité de la médiocrité du clergé et le grave dommage qu'elle cause à l'église : «*Les évêques, les prêtres et les diacres, écrit-il, doivent avoir grandement soin, par leurs paroles et leurs exemples, d'entraîner tout le peuple dont ils sont chefs..., car il est gravement nuisible à l'église de Dieu que les laïcs soient meilleurs que les clercs*» (cité par saint Thomas, dans *Suppl.*, q. 36, a. 1).

Un mauvais prêtre repousse les bons, scandalise les faibles, défigure l'église (p. 85).

«*Quel immense trésor qu'un prêtre vraiment bon, partout où il se trouve*» (Saint Pie X, Encyclique *Hærent animo*). Car le bon pasteur est la source du bonheur de son peuple. Ainsi s'écriait saint Charles Borromée : «*Ô grandeur et beauté précieuse de ces instruments de Dieu que sont les prêtres, de qui dépend tout le bonheur des peuples*» (cité par Pie XII dans son allocution au clergé de Rome, 28 juin 1948). Lui faisant écho, saint Alphonse Marie de Liguori écrivait : «*Les bonnes mœurs et le salut des peuples dépendent des bons pasteurs. Si à la tête d'une paroisse il y a un bon curé, on y verra bientôt la dévotion fleurir, les sacrements fréquentés, l'oraison mentale en honneur. D'où le proverbe : qualis pastor talis parochia*» (cité par Dom Chautard, *L'âme de tout apostolat*, p. 41) (p. 86).

Il est normal que les pasteurs qui accomplissent saintement leur ministère soient aimés par leurs bre-

bis. Il est normal qu'elles manifestent, une fois ou l'autre, leur reconnaissance. Par ailleurs, les prêtres trouveront, dans les saintes exigences des fidèles, un ferment de sainteté, un stimulant à la sainteté. Les fidèles peuvent exiger beaucoup de leurs pasteurs. En réalité, ils n'exigeront jamais assez, jamais trop pour le bien de leurs âmes et... de leurs prêtres.

Mais là ne s'arrêtent pas les devoirs des fidèles.

Les fidèles doivent prier et offrir des sacrifices pour avoir de saints prêtres

À l'égard des prêtres, les fidèles ont un autre devoir, plus grand encore que ceux que nous venons de rappeler. Ils ont le devoir de coopérer, de travailler à la sanctification de leurs prêtres.

Cela a peut-être été oublié à l'époque qui a précédé le concile Vatican II. Ne faut-il pas, en partie, attribuer à cet oubli plusieurs chutes de prêtres ?

Il apparaît aujourd'hui, et cela est très consolant, que l'Esprit-Saint oriente la vie spirituelle de certaines âmes à se dévouer à la sanctification des prêtres, à prier, à offrir des sacrifices, voire à s'offrir à Dieu dans ce but.

Dans un corps, en effet, les membres sont solidaires. Or, l'église est un corps, le Corps mystique du Christ (p. 88).

La Vierge Marie, Mère du prêtre, Reine du clergé

Tout ce que nous avons demandé aux prêtres, tout ce que nous venons de demander aux fidèles, ne

pourra être obtenu et réalisé que par l'intercession et la médiation de la Vierge Marie. Aussi est-ce vers Elle que nous nous tournons.

Elle est la Mère du Verbe incarné, Roi, Prophète et Prêtre, la Mère spirituelle des prêtres, la Mère du Corps mystique.

Médiatrice de toutes les grâces, trésorière céleste, Elle distribue aux âmes les mérites infinis du Calvaire qui sont appliqués aux âmes par la Messe. C'est Elle qui, par la Messe, transmet aux âmes les fruits de la Rédemption.

Les grâces, en effet, dont Elle est la trésorière et la dispensatrice, proviennent du saint Sacrifice de la Messe. Cela nous fut montré sur le sommet du Calvaire : du côté percé du Sauveur s'écoulait le flot de la grâce des sacrements; au pied de la Croix se tenaient la Vierge Marie, Corédemptrice, et saint Jean, le prêtre...

Un lien indissoluble rattache donc le prêtre à la Très Sainte Vierge. Là est le fondement particulier de la dévotion du prêtre, en tant que prêtre, à la Sainte Vierge.

C'est pourquoi Notre-Dame, qui est la Mère de tous les chrétiens, est à un titre spécial la Mère du prêtre, la Reine du clergé (p. 94).

L'idéal sacerdotal selon le Vénérable Père Chevrier

*Plus on est pauvre,
plus on s'abaisse,
plus on glorifie Dieu,
plus on est utile au prochain.*

Librairie ancienne, Bonnet de Viller

Tous les mois nous expédions un catalogue de plus de 1000 ouvrages d'occasion au meilleur prix (hagiographie, théologie, histoire, exégèse, éducation, spiritualité, varia...) issus de bibliothèques religieuses.

Catalogue gratuit sur simple demande.

Les Guillots, 18260 Villegenon, France – Tél. 02.48.73.74.22

Marcel de Corte : L'homme contre lui-même

Chapitre V – LE DECLIN DU BONHEUR

(Texte d'une conférence prononcée à la tribune du Centre économique et social de *Perfectionnement des Cadres* à Paris, en 1958. **Nous en donnons une Ière partie ici**).

Tous les hommes désirent le bonheur. Il est même permis de dire qu'ils le veulent, au sens plein et fort du mot volonté, cet appétit profond et spirituel du bien, aussi inégalement distribué dans l'espèce humaine que ne le sont l'intelligence et les autres facultés de l'âme, la force et la beauté du corps, la durée de l'existence. *«Beatos nos esse volumus.»* Ce mot de Cicéron résume la nature et l'aventure extraordinaire d'un être étrange qui ne se satisfait de rien que ce qu'il nomme le bonheur et qui n'a point de repos avant de l'avoir trouvé. La vieille expérience humaine, lourde de millénaires, a toujours prétendu que l'homme est perpétuellement en quête de cette fin qui comblera son vœu essentiel.

Il est curieux cependant de constater que le mot bonheur soit aujourd'hui presque complètement rayé du vocabulaire des sages de ce monde et qu'il disparaisse peu à peu du langage courant. Les philosophes ne le prononcent plus qu'avec une sorte de dédain ou de gêne. A l'encontre de la florissante tradition antique et médiévale, où foisonnaient les *peri eudaimonias* et les *de vita beata*, on compterait sur les doigts d'une seule main les études modernes consacrées à la nature du bonheur. Les gens d'Eglise évoquent encore le bonheur du Ciel, mais ils sont, en général, muets sur le bonheur de cette vie. Lorsqu'ils en parlent, c'est presque toujours à travers des abstractions qui le défigurent : je songe en particulier ici aux élucubrations de certains ecclésiastiques relatives au bonheur conjugal, et aux spéculations sur la Cité heureuse qui nous viennent de certains couvents. Quant au vulgaire – et nous en sommes par bien des aspects de notre existence –, il a substitué au bonheur une série monotone de produits de remplacement que lui offre avec générosité la civilisation contemporaine : il se divertit, au sens pascalien du mot. Depuis la formule fameuse intrépidement lancée par le conventionnel Saint-Just : "Le bonheur est une idée neuve en Europe", il semble que l'humanité oscille du pessimisme oiseux à l'optimisme futile, sans jamais se situer en cet état stable que comporte le bonheur. Son choix se porte alternativement sur l'apocalypse ou sur la parousie, du reste laïcisées, sans pouvoir se fixer.

Un des signes les plus éclatants et les plus méconnus

de cette incompréhension qu'elle a du bonheur, est la signification inédite qu'elle attribue au plaisir. Que l'animal raisonnable soit aussi l'animal avide de plaisir, est un lieu commun de tous les temps. Il était réservé à notre époque de faire du plaisir un succédané exclusif du bonheur, grâce à des techniques de remplacement qui éliminent celui-ci d'une manière définitive. Sans doute, les hommes ont-ils toujours désiré la transmutation du plaisir en bonheur. Leur rêve d'éterniser le plaisir et de le soustraire à l'action destructrice du temps est de toutes les époques. Ils n'oubliaient toutefois jamais que le plaisir est de soi éphémère et discontinu, qu'il va et qu'il vient, qu'il naît et qu'il meurt, et que le seul moyen de l'assimiler à la continuité, à la durée et à la dimension supra-temporelle du bonheur, était de transposer sa fragile et fugace substance au niveau de l'imaginaire, hors des atteintes du temps. Qui donc a mieux mêlé les ivresses du plaisir et les délices du songe que le cher La Fontaine ? En liant le plaisir aux jeux de la fantaisie, nos pères le dépouillaient de son caractère périssable, et s'efforçaient de lui faire mimer, au-delà du réel soumis aux attaques du temps, le caractère permanent qu'ils attribuaient à son modèle. Mais leur solide réalisme ne manquait pas de pressentir la précarité essentielle du plaisir. Au siècle où le plaisir fut divinisé, ses plus fougueux amants le déclarent : "Tout nous fatigue à la longue, écrit Montesquieu, et surtout les plaisirs; on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris". Et Voltaire lui-même d'affirmer dans *Zadig* : "Toujours du plaisir, ce n'est pas du plaisir", suivi, sur un ton plus grave, par Rousseau : "Nous avons recherché le plaisir et le bonheur a fui loin de nous". Leur intelligence est encore assez libre et assez déliée pour se murmurer les deux beaux vers d'*Athalie* :

"De tous les vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe."

En définitive, il est absurde de transposer le plaisir dans le rêve : plaisir et rêve sont également fragiles; il n'y a pas plus de plaisir éternel que de rêve éternel. L'homme moderne, au contraire, a techniquement réussi à "faire durer le plaisir" dans la réalité elle-même et à lui

faire imiter mécaniquement le bonheur : il comble l'intervalle qui sépare les plaisirs en les multipliant et en leur imprimant un rythme accéléré de succession.

Qu'il s'agisse de voyages, de modes, de lectures, de spectacles, de jeux, etc., ses plaisirs ne sont pour lui des plaisirs qu'à la condition de couler sans arrêt et de se remplacer les uns les autres à une cadence ininterrompue. La victoire du plaisir sur le temps qui le tue est remportée avec l'appoint du temps lui-même, en transformant immédiatement le plaisir en un autre plaisir. C'est moins le plaisir qui plaît que sa nouveauté, et c'est moins sa nouveauté que son train rapide. Le plaisir reste précaire, mais la multiplication de sa précarité engendre artificiellement un ersatz de permanence. Le symbole de cette tentative de l'homme moderne de transmuier le plaisir en produit de remplacement du bonheur est le cinéma. Ce n'est point pas hasard que le cinéma occupe une place énorme et privilégiée parmi les divertissements de nos contemporains. Ne refait-il pas du continu avec du discontinu, de l'homogène avec de l'hétérogène, de la durée avec de l'instantané ? Il n'est pas exagéré de prétendre que l'homme moderne tend à être cinéma, c'est-à-dire changement, dans toute la mesure où il est devenu capable de reconstruire techniquement un succédané de bonheur avec du plaisir. Comment pourrait-il alors percevoir encore la stabilité inhérente au bonheur ? Celui-ci disparaît de son horizon. Il n'éprouve plus le désir d'être heureux. La fausse monnaie a chassé la bonne. A force de se nourrir d'artifices, l'appétit du naturel s'obture.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'une sorte de tabou massif pèse sur le vocable bonheur. Les amoureux le chuchotent avec prudence, pour autant qu'il y en ait encore. Parler du bonheur serait aujourd'hui évoquer un spectre dûment exorcisé, réveiller un souvenir perturbateur et, qui sait, déchaîner une catastrophe. Qu'un homme vienne à prétendre ingénument qu'il recherche son bonheur, le voici incongru ou naïf. Peut-être n'est-il pas loin de passer pour un monstre ou un imbécile. L'opinion publique l'exclut de la communauté. A l'extrême opposé de notre fureur du plaisir, le lourd héritage d'une morale négative, tissée d'interdictions, encombrée de garde-fous, hérissée d'exclusives, que le jansénisme a légué à l'Europe, pèse encore sur nous. La plénitude positive d'être, que comporte le bonheur et qu'un saint Thomas, par exemple, assignait encore comme fin à l'homme, nous est devenue étrangère. Kant a vulgarisé cette attitude hostile à l'égard du bonheur en le rangeant parmi les fins pathologiques et suspectes que l'homme poursuit. La recherche du bonheur a été taxée par lui d'immoralité. Ni la morale bourgeoise ni la

morale marxiste ne se sont débarrassées de ce cortège d'inhibitions : le "tu ne voleras pas" de la première et le "tu ne posséderas rien en propre" de la seconde sont manifestation des préceptes de défiance, n'opposant au mal que des négations. Nous ne savons plus que le mal ne peut être vaincu que par le bien et le malheur par le bonheur. Ignorant la valeur positive de la vraie morale, la société moderne permet tout; ayant sa propre morale sur la négativité, elle défend tout. Elle mêle inextricablement le plus effroyable des laxismes aux contraintes légales les plus pesantes : une affolante géométrie juridique et administrative coïncide avec le chaos des mœurs.

L'humanité actuelle méprise le bonheur et elle le prouve bien : ne cesse-t-elle pas de mettre la planète à feu et à sang ? Il suffit, du reste de parcourir la littérature contemporaine pour constater qu'elle n'est qu'une longue diatribe contre le bonheur : ce n'est qu'un "mensonge dont la recherche cause toutes les calamités de la vie", avouait déjà Flaubert. Il faut fouiller les vieilles "bibliothèques roses" pour trouver des hommes heureux. En dépit de la cinématique des plaisirs dont s'étourdit l'humanité contemporaine, le tragique, l'angoisse, l'absurde ont envahi la littérature où elle se mire, et la psychologie s'essouffle à explorer les conduites d'échec.

Pris individuellement, l'homme moderne s'apparaît en secret à lui-même comme un être manqué, congénitalement frappé d'une sorte d'impuissance à devenir ce qu'il est : un homme. Notre siècle est celui des "mécontents". Ce n'est pas seulement de son sort, économique, politique ou social, que l'homme moderne est impatient, mais de lui-même et de son sort humain. De même qu'il repousse le bonheur, il refuse sa nature d'homme. Il se révolte contre soi, contre son contenu, contre ses limites. Par le moins déconcertant des paradoxes, le surhomme de Nietzsche s'est multiplié chez les médiocres. Le XXe siècle est celui de la déification de l'être humain, et souvent du plus vil. Dieu est mort et l'homme, n'importe lequel, le remplace. Une prodigieuse démagogie, fondée sur la flatterie et sur une technique publicitaire sans précédent, a progressivement acculé l'homme à gonfler dans l'abstrait et dans le vide ses possibilités concrètes limitées. Il n'est pas un pygmée qui ne se prenne aujourd'hui pour un géant, surtout dans les domaines affectif, intellectuel et spirituel, où le contrôle immédiat est impossible. Une immense littérature s'est spécialisée dans l'hypertrophie de l'homme et dans le baptême de ses "exigences", de ses humeurs, de ses caprices, sinon de ses crimes : la presse du cœur, les digests, les propagandes politiques, certaines publications religieuses

même, en sont des exemples. Sous cette énorme pression sociologique, l'homme moderne aspire sans cesse à dépasser sa capacité d'être, mais en se fuyant soi-même, en devenant fuite et mouvement. Son complexe de supériorité est le produit sublimé de son complexe d'infériorité, sa passion de se dépasser est le rejeton de ses avortements successifs. Assumer sa condition humaine, la stabiliser, entrevoir ainsi le bonheur, lui semble intolérable. Aussi ne comprend-il plus aucun des modèles humains que la tradition lui a légués. Les notions classiques de kalos kagathos, d'honnête homme, de gentleman, qui désignent à la fois l'homme complet et un certain genre de bonheur, sont disparues de son champ de vision et n'animent plus son comportement. Elles ne fonctionnent même plus comme masques de sa conduite. La vie moderne n'impose plus de "faire bien l'homme" et d'être heureux, comme le prescrivait Montaigne ou Aristote, elle exige qu'on se débrouille. La manœuvre et "le truc" ont remplacé l'élan naturel de l'homme vers l'accomplissement de son être et vers le bonheur. L'emploi de moyens aussi médiocres est le signe de la terrible crise de finalité dont l'homme souffre. Et les ignobles expressions usuelles qui les traduisent montrent admirablement que l'homme moderne se trouve perdu dans une sorte de jungle et qu'il ne sait plus où il va.

Qu'il soit, en outre, obsédé par le désir d'être placé n'est donc pas étonnant. Chercher, trouver, avoir, occuper une place est sa préoccupation dominante et le substitut de sa finalité humaine disparue. Il éprouve le sentiment d'être situé dans un monde de "personnes déplacées". Il essaie d'échapper à cette insécurité par tous les moyens, y compris le parasitisme. Mais il a perdu le seul qui pourrait le fixer : son être concret même. Il ne sait plus qu'un homme qui remplit exactement sa capacité d'être découvre toujours sa place dans l'univers. Il ignore qu'il faut être avant d'être placé. Il ne comprend plus le sens de la parabole évangélique : "Regardez les oiseaux du ciel... Observez comment croissent les lis des champs". Les plantes et les animaux ne se préoccupent ni de leur vêtement ni de leur nourriture parce qu'ils obéissent d'abord à leur nature. L'homme moderne y a renoncé. Amputé de sa puissance naturelle de croissance, il erre sans fin dans le monde, en proie au malheur, malgré les plaisirs dont il se gorge.

C'est indubitablement à cette déception descendue dans les ultimes replis de l'inconscient, que sont dues ces deux tendances jumelées de notre temps à rechercher "le bonheur collectif" et à s'abandonner au "mouvement de l'Histoire". Les perspectives du Welfare State et de l'irrésistible marche en avant de l'humanité considérée en son ensemble, sont des issues ou, plus exactement,

des détournements de la finalité qui travaille tout homme venant en ce monde. Inapte à concevoir et à poursuivre son bonheur personnel, mais agité par le vœu même de sa nature, l'homme moderne a reporté sur la société dont il est membre et sur des "réformes de structure", ou encore sur des forces anonymes qui entraînent la planète, la tâche de lui donner le bonheur dont il est avide et dont il n'ose même plus prononcer le nom. Ce transfert est tellement entré dans les mœurs que la plupart des esprits ne s'en aperçoivent plus : ils admettent "l'évolution" comme "inéluçtable". Le plus étonnant, c'est qu'il est impossible qu'elle ne le soit pas : la soif du bonheur est ancrée dans la nature et elle en imprègne à ce point toutes les activités qu'elle jaillit dans le mythe, faute de s'épanouir dans le réel.

Les déviations de la finalité sont fréquentes chez l'homme. Ses facultés les plus hautes en sont particulièrement menacées. Capable de "devenir toutes choses" et coextensive à tout ce qui est, l'intelligence humaine reporte le plus souvent l'aimantation qu'elle subit, sur une portion du réel qu'elle a détachée arbitrairement de l'ensemble et dont elle érige le caractère relatif en absolu. C'est ainsi que, tour à tour, la connaissance empirique, la science positive, les différents systèmes philosophiques, les diverses spécialisations, les mille et un moyens d'approcher de la réalité infléchissent vers les fragments du vrai qu'ils isolent, l'élan de l'intelligence vers la vérité totale. Les vérités se transforment alors en mensonges, en illusions explosives qui éclatent sous la pression d'une force qu'elles ne peuvent contenir, dévastant les autres vérités et se détruisant elles-mêmes. Les ravages provoqués par l'empirisme, le scientisme, le rationalisme, par les "vérités chrétiennes devenues folles" dont parle Chesterton, etc., sont innombrables. Il en est de même de la volonté. Constituée pour atteindre le bien en plénitude, elle se fixe sur quelque bien partiel et dérisoire qu'elle gonfle sans mesure de son élan et qu'elle dresse en idole totalitaire, évanescence et décevante. La vie humaine est jalonnée de ces aberrations. Le mot de Nietzsche les éclaire : "Nous n'aimons que nos penchants. Nous n'aimons pas ce vers quoi nous penchons". Autrement dit, nous n'aimons que notre subjectivité, nous n'aimons pas en elle son ouverture vers l'objet. Ces détournements signifient que l'homme oriente sa finalité, non pas vers sa réalité propre, mais vers l'image indéfinie qu'il se fait de lui-même : par un renversement complet de toutes les valeurs, Narcisse se pose en fin de l'univers et l'univers se venge en l'engloutissant.

Notre époque a en quelque sorte érigé cette tendance en loi. L'homme moderne, affaibli faute de s'accomplir,

en appelle à la société ou à l'humanité, composée comme lui d'êtres humains chétifs et défaillants, pour atteindre la fin qu'il a manquée. Ce paradoxe s'étale sur l'immense écran des collectivismes, des nationalismes, des internationalismes et des supra-nationalismes contemporains. Son mécanisme est simple. Analysons-le !

L'homme que la perte du sens du bonheur a plongé dans la dérégulation, est enclin à projeter, sous une forme abstraite et générale, l'image démesurée du bonheur qui lui manque. Ce qu'on ne vit pas, on le pense, on en dessine le phantasme lumineux et séducteur dans la chambre noire de la folle du logis. La soif me torture : j'imagine aussitôt une source, un breuvage; je n'appréhende plus rien que cette image de l'eau qui m'obsède et qui ne siège que dans mon esprit; tout mon être coïncide avec ce fantôme que je me forge. En d'autres termes, non seulement je m'exile du réel pour n'êtreindre qu'une chimère, mais je m'évade de mon être propre pour me fondre en cette créature de ma pensée. En d'autres termes encore, puisque séparer et abstraire sont synonymes, tout devient pour moi abstraction. Je ne suis plus qu'une abstraction. Le réel n'est plus qu'une abstraction. Et le propre d'une abstraction étant de s'universaliser, de convenir à un groupe ou à une classe, tout se déindividue et perd son caractère concret. Le bonheur dont on manque se mue en un schéma, une figure, une représentation qui englobe tous ceux qu'affecte la même carence. D'individuel et de vécu qu'il était, le bonheur se transforme en bonheur collectif et pensé.

Ce passage du singulier déficient au collectif compensateur est d'une fréquence extrême. La désincarnation d'une tendance profonde et sa rumination à la hauteur du cerveau transforme son dynamisme personnellement vécu en une entité abstraite que d'autres hommes utilisent du même coup comme produit de remplacement. L'homme que telle femme a déçu rêve de la Femme : l'être de "l'élue", naguère encore à nulle autre pareille pour lui seul, se dissout dans le spectre universel de l'Élue qui en fascine d'autres. Le romantisme, maladie congénitale de l'homme, s'est spécialisé dans la construction de ces hypostases où l'esprit supplée aux défaillances de la vie. On trouve d'innombrables exemples de cette métamorphose dans le comportement de l'être humain, jamais à court d'artifices pour satisfaire le vœu de sa nature anémiée. L'intellectuel sans génie invoque la Raison et son rayonnement universel. L'apôtre dépourvu de magnétisme spirituel se réfugie dans la chimère de la rédemption d'une classe ou de l'humanité. Le philanthrope sacrifie les hommes en

chair et en os à l'espèce humaine. Tout homme mécontent de soi s'évade automatiquement dans le culte d'une notion collective. Il n'est pas douteux à cet égard que l'épuisement de la sexualité chez l'homme moderne est à l'origine du mythe freudien de la libido, son incapacité de communier vitalement avec autrui à celle du communisme, et la faiblesse de l'État dont il est le prétendu maître à celle de l'étatisme. La liste de ces aberrations est infinie. Les physiologistes affirment que certaines zones du cerveau peuvent suppléer à tel centre moteur où la maladie a exercé ses ravages. Il en est de même de l'âme, avec cette différence qu'un système de pensée imaginaire remplace la nature humaine individualisée en chacun.

Les époques sombres de l'histoire offrent les mêmes caractéristiques. Les Israélites qui errent dans la solitude élaborent le mythe d'un peuple triomphant, installé dans un pays où ruissellent le lait et le miel. L'image de l'hellénisme reconforte les Grecs vaincus et décadents. Les religions de salut, qui pullulent à Rome au début de l'ère chrétienne, assurent un salut mécanique à leurs membres, et les premiers chrétiens eux-mêmes ne laissent pas d'être hantés par l'instauration du Royaume de Dieu sur la terre. Justinien ressuscite le mirage de la Romanitas pour surseoir à l'écroulement de l'Empire. La radieuse perspective du Saint Empire plane au-dessus du désordre germanique qu'elle contrebalance. Le culte de l'Antiquité et l'humanisme sont des réduits où se confine une élite dans la ruine de l'idéal théocentrique du Moyen Âge et dans le tourbillon des guerres de religion. Cette série n'est pas limitative : "l'Europe" n'est-elle pas souvent aujourd'hui un refuge pour beaucoup ?

Mais il était réservé à notre temps de transfigurer ces idées collectives en individus gigantesques : les abstractions sont pour lui plus vivantes que les hommes. Plus l'individu se rabougrit et se déprécie, plus le groupe où il se dilue s'en arroe les attributs. Cette métamorphose est sans doute l'essence même de notre époque. Le peuple, la race, le prolétariat et en général tout ensemble affecté d'un indice social quelconque, est doué d'une vie propre. Le "gros animal" platonicien existe sous nos yeux en une multitude d'exemplaires. C'est lui qui boit et mange, qui travaille, qui combat et se défend, qui se couvre de gloire, qui exerce toutes les fonctions que l'individu possède et que le bon sens le plus élémentaire lui dénie. C'est lui qui monopolise tout le bonheur ravi aux êtres humains en chair et en os. C'est lui qui en détient toutes les promesses. L'individu n'en obtient rien

s'il ne se fond dans son énorme boursoufflure. Que l'individu peine, souffre et meure, n'a pas la moindre importance, et il est même requis que l'individu manque de tout afin que le "gros animal" se constitue, soit heureux et distribue chichement le bonheur dont il est enflé : un bonheur abstrait et collectif, situé au niveau de la pensée imaginaire, diffuse une exaltation imaginaire qui détourne l'individu de la recherche de son propre bonheur. Tous les démagogues, à quelque secte qu'ils appartiennent, qu'ils soient vulgaires ou roués, aveugles ou lucides, effervescents ou froids, connaissent la puissance du "gros animal" sur l'âme contemporaine : l'homme moderne fabrique littéralement le bonheur collectif parce que son être, privé de la présence du bonheur réel, transmue la représentation générale qu'il s'en forge en une présence illusoire. Il n'est pas de période de l'histoire où cette transsubstantiation de la réalité en apparence plus réelle que la réalité elle-même, ait été portée à un tel point de perfection.

Car le bonheur collectif singularisé, propriété exclusive du "gros animal", est un fantôme que ses contradictions internes exorcisent. Qu'est-ce, en effet, qu'un bonheur collectif, impersonnel, séparé de l'être humain en chair et en os, sinon un vocable vidé de toute signification et dont la possession ne peut être obtenue qu'à la faveur d'un délire hallucinatoire où l'individu s'assimile à la collectivité ? Ainsi que le fait trop bien voir l'expérience, le "gros animal" détenteur de la béatitude est le produit de chaque "petit animal" individuel qui se boursouffle jusqu'à l'éclatement. A chaque dégonflage, l'aventure doit être recommencée par des excitants appropriés. Puis l'ardeur s'émousse. La plupart des hommes se résignent et se désintègrent dans la collectivité. Et puisque toute action émane de l'individu qu'ils ont abdiqué au profit de la masse, ils ne peuvent plus qu'être agis : ils sont des choses. La poursuite du bonheur collectif s'avère ainsi la plus vaste opération d'escroquerie que le monde ait jamais connue et qui dissimule son mobile véritable : la résurrection de l'esclavage. Le cercle vicieux est alors bouclé : l'esclave est par nature malheureux jusqu'au fond de l'âme et le bonheur auquel il aspire n'a d'autre issue qu'une représentation collective qui consolide son asservissement. Le déclin du bonheur à l'époque moderne aboutit à cet aveuglant paradoxe : l'esclave forge lui-même ses propres chaînes. Le vieil adage se vérifie : le malheur des uns fait le bonheur des autres, mais ces autres ne sont que quelques-uns : ceux qui dirigent, directement ou indirectement, le "gros animal". Il le faut : tout système esclavagiste exige des maîtres et des gardes, divise la société en deux groupes qui n'ont entre eux qu'une com-

munication verbale : les "meneurs" et les "menés" et, parqués dans une classe à part, les beati possidentes qui ont le privilège de détenir à un degré quelconque les manettes du pouvoir. L'État bienheureux, isolé dans sa transcendance, plane au-dessus des "assujettis" dont il garantit l'existence matérielle et auxquels il distribue une pitance spirituelle destinée à prévenir toute révolte. Tous les peuples de la planète, à des niveaux divers, en sont là. La recherche du bonheur collectif le veut.

C'est la même perte du sens du bonheur qui a déclenché cette prodigieuse fumisterie qui s'appelle "le mouvement de l'Histoire", dont presque tous les esprits contemporains subissent l'attraction : les hommes d'aujourd'hui sont convaincus qu'un flot irrésistible les emporte, bon gré mal gré, avec ou sans leur aide, vers un "monde nouveau" sans hiérarchie ni distinction, où règnera une parfaite et définitive démocratie économique et sociale. Même ceux qui s'opposent le plus à ce mouvement y contribuent en secret dans toute la mesure où ils placent leur bonheur dans ce bien apparent qu'est la fortune : ils communient avec leurs adversaires dans la même insatisfaction qui ne laisse pas de travailler leur être et qui provoque précisément "le mouvement de l'Histoire".

Les faits infligent chaque jour un énergique démenti à cette eschatologie : dans les sociétés neuves qui surgissent de l'histoire comme en celles qui s'abandonnent par dévitalisation à son courant, les anciennes classes ne disparaissent que pour faire place à d'autres, pressées d'utiliser, avec un sens très dur de la discipline et de la hiérarchie, le pouvoir qu'elles ont conquis; d'antiques privilèges sautent, mais le favoritisme idéologique prolifère et le 5 août ressemble au 3 comme un frère jumeau; il serait difficile de découvrir une trace vivante de démocratie effective dans les États qui se décorent de ce nom et la signification classique du mot s'est dispersée en fragments antagonistes, une prétendue démocratie politique, d'une part, une prétendue démocratie économique, de l'autre. Les transformations économiques et sociales se préméditent dans les cénacles et le commun des mortels sert de masse de manœuvre aux wire-pullers : loin de s'unifier, la planète se disloque sous le coup de bouffées des nationalismes. Le présent nie délibérément la vision de l'avenir. N'importe ! "Je ne connais rien de plus méprisable qu'un fait", disait superbement Royer-Collard. Malgré ces désaveux patents de l'histoire effective, l'intelligence désincarnée et anesthésiée de nos contemporains poursuit sa chimère.

(La suite dans notre prochain numéro)